



J. MALVAUX & C.

ÉMILE DE LAVELEYE



TROISIÈME PARTIE

ÉMILE DE LAVELEYE.

LMILE DE LAVELEYE est né à Bruges le 5 avril 1822. Sa première éducation fut dirigée par sa mère, femme à l'esprit élevé et au noble cœur dont il tenait ces qualités de rare distinction qui donnaient à sa personne un inoubliable prestige.

Il acheva ses études moyennes au Collège Stanislas, à Paris. C'est là qu'il prit l'habitude de rédiger avec élégance et facilité. On mettait tout en rédaction, au Collège Stanislas, depuis l'histoire jusqu'à la grammaire. Il en conserva une aptitude étonnante à exprimer sa pensée sans effort. Il pensait sans ratures. Aussi, tout ce qu'il pensait, il l'écrivait. De là sa prodigieuse fécondité d'écrivain et cette particularité qu'il n'a pas laissé de manuscrit inachevé, d'ouvrage commencé. Il avait accumulé quantité de notes, mais quand il prenait la plume,

c'était pour fixer ses idées en une forme définitive, qui passait directement à l'imprimeur.

Il fit sa philosophie à l'Université de Louvain, d'où il fut exclu avec plusieurs de ses amis, sous des prétextes de discipline, mais très vraisemblablement pour des raisons d'opinion. C'est à l'Université de Gand qu'il termina ses études de docteur en droit, et deux hommes eurent alors sur l'éveil de son esprit, une influence qui ne s'effaça point : l'historien Moke, et le philosophe François Huet, l'apôtre du catholicisme libéral.

Dès l'Université, commence sa carrière de publiciste : il fut couronné, étant étudiant, au concours universitaire de 1844, pour son mémoire sur la langue et la littérature provençales. A partir de cette époque, il aborde successivement tous les domaines des sciences politiques, avec un succès croissant, bâtissant pierre à pierre, un édifice colossal de science et de vulgarisation, qui étonne par sa variété, par l'infinie diversité des matériaux, par le charme inépuisable des ornements.

La révolution de 1848 eut sur son esprit l'effet d'une révélation : elle lui montra sa voie; elle imprima une direction définitive à son activité : contribuer à répandre plus de lumière et plus de justice. Cette voie, il ne l'a pas abandonnée un seul instant de sa vie. Il y a marché jusqu'à son dernier souffle, sans défaillance et sans hésitation. Il se déclara socialiste dès 1848, alors que ce mot était pour beaucoup synonyme d'illuminé et de révolu-

tionnaire et il ne perdit jamais une occasion de revendiquer cette qualification comme un titre.

Dans la revue *La Flandre Libérale*, il fit paraître des articles sur l'*organisation du travail* et le *communisme* en même temps qu'il demandait une réforme démocratique de l'armée et du sénat.

Son premier ouvrage d'économie politique, intitulé : *Etudes historiques et critiques sur le principe et les conséquences de la liberté du commerce international* (1857), est encore intéressant aujourd'hui, parce qu'il ouvrait une des premières brèches dans la doctrine du libre-échange au moment même de son triomphe.

Ses études d'économie agricole, qu'il entremêlait d'études littéraires sur les *Nibelungen* et les *Eddas* furent très remarquées : son article sur les *Forces productives de la Lombardie* parut en 1859 dans la *Revue des Deux Mondes*.

En 1864, quand la chaire d'économie politique devint vacante à l'Université de Liège, il avait acquis une telle notoriété, que le Gouvernement lui offrit la toge. Il eut dès le début un succès extraordinaire. Il avait dans ses leçons l'occasion de développer ses brillantes qualités de causeur, et il le fit avec un bonheur tout particulier, dont ceux qui furent ses premiers élèves conservent encore le souvenir.

Son enseignement n'a pas cependant formé de véritable école autour de lui et la faute en est à l'organisation étroite de notre enseignement supérieur,

où les programmes sont des camisoles de force qui empêchent les étudiants de se livrer à des recherches libres et personnelles, en dehors des matières d'examen.

Emile de Laveleye resta donc moins professeur qu'écrivain ; l'économie politique, le droit international, la politique étrangère et belge, les questions d'enseignement, de religion, de moralité, tels sont les sujets des nombreux articles qu'il écrivit dans une vingtaine de revues françaises, anglaises, américaines, italiennes, allemandes et belges.

Son œuvre est immense et variée ; mais elle a une unité interne parfaite : c'est l'élan généreux d'une âme avide de justice, servie par un esprit subtil et fin, qui voulait charmer, et qui sut le faire au suprême degré.

Dans ses récits de voyage, les *Lettres d'Italie* (1879) ou bien la *Péninsule des Balkans* (1886), on retrouve le conteur incomparable, l'artiste habile qu'il savait être, en même temps que l'observateur sensé et le haut moraliste qui étaient en lui.

Quand il s'occupait de politique belge, (*Le parti clérical*, 1872, *le programme du parti libéral*, 1877, *la crise du libéralisme*, 1879), c'était avec une élévation, une impartialité et une dignité d'expression qui le faisaient lire par tous, ennemis et amis, avec plaisir.

S'attachait-il aux questions ardues du système monétaire, c'était avec une clarté, une lucidité et une élégance telles qu'il lui était possible d'écrire sur ces sujets pour le grand public.

Les *Éléments d'économie politique* sont un chef-d'œuvre de goût, composé avec un art achevé, où les exemples instructifs et frappants mènent le lecteur sans fatigue à travers toutes les branches de la science économique.

Le *Gouvernement dans la démocratie* (1892) et *La Propriété et ses formes primitives* (1873, refondue en 1892) sont ses deux grands ouvrages.

Le premier condense en deux volumes un demi-siècle de lectures, de voyages, d'observations et de réflexions personnelles sur le grand problème politique des temps modernes : l'organisation des états libres.

Le second a marqué, lors de son apparition, un pas dans la science économique; il a renversé en France le dogme de la propriété individuelle nécessaire, immuable et éternelle, dogme que le livre de Thiers sur la propriété avait contribué à faire admettre par tous ceux qui n'étaient pas socialistes. Emile de Laveleye démontra par l'histoire que la forme de propriété qui est la nôtre, n'a pas toujours existé, qu'elle n'est que la suite d'une série de transformations nécessaires dans l'appropriation du sol, et qu'à l'origine, chez presque tous les peuples, la terre a été possédée et exploitée en commun. Il montra en même temps que cette organisation avait coïncidé avec des périodes de bien-être social, et que là où elle persiste encore partiellement, comme dans les communautés de famille des Slaves du Sud, elle était un élément de santé sociale très enviable pour tous les peuples.

Ce n'est pas le lieu de passer ici en revue ses œuvres principales, mais il nous a laissé un enseignement plus haut et plus grand même que celui de ses livres et de ses articles : c'est l'exemple de sa vie. Elle fut une vie de saint, celle d'un homme de science et d'un homme de cœur. Rien que cela, mais tout cela. Il n'y a pas d'événements, d'aventures, d'épisodes, dans cette vie. Emile de Laveleye fut choyé, adoré, comblé d'honneurs; il connut le succès et la gloire; il fut en relation avec tout ce que l'Europe a compté d'hommes célèbres; il fit des voyages qui ressemblaient à des triomphes. Mais pas un instant, il ne fut autre chose qu'un savant et qu'un écrivain, indépendant et fier dans tous les milieux, animé du seul désir de vérité et de justice.

Il sut échapper à la politique active; candidat une fois, en 1860, à la Chambre des Représentants, il échoua avec toute la liste libérale, et jamais plus il ne brigua un mandat politique. Cela lui a permis de dire en toute occasion, à ses amis politiques comme à ses ennemis, la vérité et toute la vérité.

Sa situation de fortune le plaçait parmi les classes privilégiées; il sut en condamner les mœurs, les habitudes de luxe, l'indifférence et la paresse. Bien plus, il eut le courage de mettre ses croyances en pratique. Le jour où il fut, sans doute après de longues périodes de doute intérieur, convaincu de la nécessité d'une religion positive pour l'individu comme pour la société, il se fit inscrire parmi les membres de l'Eglise évangélique. Sur les révélations

d'une brochure dénonçant les horreurs de la réglementation de la prostitution, il apporta à la Société de moralité publique le concours de sa plume, de son nom et de sa parole. Il fit de même à la Ligue contre l'alcoolisme, à l'Association pour le repos dominical, à la Ligue de la Paix. Toutes les iniquités sociales et politiques le trouvèrent sur leur chemin.

C'est pourquoi j'ai dit qu'il fut une grande figure de ce siècle, et que son exemple doit être sans cesse représenté à la jeunesse de notre temps, qu'une morne indifférence plonge trop souvent dans l'apathie et l'inaction. Emile de Laveleye avait une foi ardente dans le progrès et dans la solidarité des hommes. Cette foi n'est pas disparue avec lui. On sent de toutes parts qu'elle pénètre de plus en plus les esprits, et qu'elle conduira à une plus large et plus féconde conception de nos devoirs sociaux. Mais il ne faut pas que la jeunesse universitaire laisse passer à d'autres mains le flambeau de lumière qu'un maître comme celui-là a allumé pour elle.

Ernest M^MAHAIM.

Liège, 28 janvier 1894.

